

## ***Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos, par Christophe Scotto d'Apollonia**

Ce qui sidère dans *Les Liaisons dangereuses* – unique roman, épistolaire, de Pierre Choderlos de Laclos (1741-1803), publié en 1782 – c'est l'intensité glaciale et marmoréenne du désespoir amoureux : les protagonistes n'ont d'autre obsession que la recherche, l'exigence et l'obtention de l'amour absolu, inconditionnel, sacrificiel, sous peine de mort, d'anéantissement de l'âme et du corps.

### **I – Le Beau, le Vrai, le Mal dans la haute littérature**

*Les Liaisons dangereuses* sont d'abord une déflagration dans la littérature française. Depuis le Moyen âge et jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, les écrivains et poètes s'inséraient dans l'ordre social millénaire, sous l'égide de l'Église et de la Monarchie, dont ils s'affirmaient les fidèles et les sujets. Ils n'avaient pas d'autre ambition que de rehausser l'une et l'autre, de les sublimer, de s'en souhaiter l'avant-garde, – ainsi de Troyes, Rutebeuf, Machaut, Ronsard, d'Aubigné, Corneille – même Villon ! Leur œuvre s'insère dans les querelles théologiques et politiques de leur temps. Leur critique n'a d'autre espoir que de redresser l'Ordre social et moral par l'intaille en lettres de feu du Bien, du Beau, du Vrai tels qu'hérités de la philosophie hellène, de la doctrine chrétienne, de la chevalerie féodale.

Le lyrisme de Rousseau, dans son roman *Julie ou la Nouvelle Héloïse* (1761), fit souffler un vent nouveau sur les lettres françaises : l'auteur ne s'y préoccupait plus de la Chrétienté européenne, mais découvrait à ses lecteurs un nouvel Ordre, social et spirituel, dans l'amour absolu de deux amants, Julie et Saint-Preux. Une génération entière en fut traumatisée ; et, dès les premières années du bref règne de Louis XVI (1774-1792), s'affirmèrent de jeunes lettrés à l'esprit indépendant de l'Ordre millénaire, souvent préoccupés d'amour : la *haute littérature* française était née ; leurs noms s'en égrènent comme le premier chapelet : Beaumarchais, Bernardin de Saint-Pierre, Chamfort, Chateaubriand, André Chénier, Choderlos de Laclos, Benjamin Constant, Joseph de Maistre, Restif de La Bretonne, Rivarol, Sade, Madame de Staël. Certains, écrivains tardifs, n'écriront pas sous le règne du roi déchu et décapité, la Révolution interrompant ou suscitant leur œuvre ; mais ils avaient bien tous au moins vingt-cinq ans à la fin du règne.

Or, si *La Nouvelle Héloïse* est le premier roman moderne, *Les Liaisons dangereuses* sont le premier roman du Mal. Nul autre n'illustre mieux ce passage

célèbre et fascinant de l'Apocalypse johannique : « Écris à l'Ange de l'Église de Laodicée : "Ainsi parle le Véridique, féal et franc Témoin, Principe de dive Sagesse : *Je n'ignore pas ta conduite : tu n'es ni grand chaud ni grand froid ! Ah, que n'es-tu l'un ou l'autre ! Mais tu es tiède ; et puisque tu es tiède, je te vomirai de ma bouche*" » (Apocalypse, III, 14-16 ; nous présentons ici notre traduction, inédite). La rhétorique propre à la littérature française, et qui lui confèrera si longtemps sa réputation sulfureuse, est ici constituée. Les principaux protagonistes, héros ou anti-héros, seront, fût-ce malgré eux, des extrémistes, des absolutistes : le vent glacial, mortuaire, satanique que soufflent leurs paroles corrompt, putréfie les masques de chair des *bonnes gens*, des gens tièdes donc moraux, mais d'une moralité sociale, bornée, humaine, si humaine, – dénude le néant des âmes mortes et ainsi, par une charité suffocante, leur soif inextinguible d'Amour. L'héroïsme romanesque s'avère alors une grâce démoniaque par-delà les convenances et les normes sociales – qu'avant eux sublimaient ou pleuraient les auteurs. C'est un Démon, mais un démon vis-à-vis de l'ordre socio-humain, non divin : il en révèle la déchirure inexpiable. « Vous qui entrez ici, perdez toute espérance ! » : la sommation dantesque n'est point oubliée. Après le génocide culturel suscité par la Première République, la quatrième dynastie une fois instaurée, les premiers Romantiques tentent, timidement, de ressusciter cette grâce, cette fois sous l'égide britannique de Lord Byron et du dandysme. C'est pourtant un auteur anachronique à son temps, resté psychiquement au XVIII<sup>e</sup> siècle, qui va poursuivre cette voie ouverte par Laclos : Stendhal, – dont le roman *Le Rouge et le Noir* (1830) s'insère dans la même veine, cette fois sous la Restauration, par le feu de la jeunesse bonapartiste, – dont l'essai *De l'Amour* (1822) expose une description minutieuse, analytique de l'éclosion, de l'évolution, de la nature du sentiment amoureux. Un autre auteur, lui aussi fasciné par Laclos, s'inscrit dans son sillon : Barbey d'Aurevilly, dont la trop méconnue nouvelle *La Bague d'Annibal* (écrite en 1834), première des *Diaboliques* (composées dès les années 1840-50), pourtant non retenue dans ledit recueil de nouvelles, suit la même ligne ignée, ainsi que son roman *Une vieille maîtresse* (1851) qui réussit le tour de force de *romantiser* l'esprit libertin. Mais c'est le recueil de poèmes *Les Fleurs du Mal* (1857 & 1861) de Baudelaire qui définitivement appose le sceau maudit sur les lettres françaises : toute la littérature depuis 1860 est baudelairienne ; *Les Liaisons dangereuses* en furent pourtant l'œuvre initiatique, dont Baudelaire, avisé critique, observait : « Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace. »

## II – Un jeu de miroirs épistolaire aux réverbérations tragiques

Quelles aventures nous exposent donc *Les Liaisons dangereuses* ?

À l'exception d'un court Avertissement d'une fabuleuse ironie tant contre les dévots de la Religion que contre les adeptes des Lumières (« En effet, plusieurs des personnages [que l'auteur] met en scène ont de si mauvaises mœurs, qu'il est impossible de supposer qu'ils aient vécu dans notre siècle ; dans ce siècle de philosophie, où les lumières, répandues de toutes parts, ont rendu, comme chacun sait, tous les hommes si honnêtes et toutes les femmes si modestes et si réservées. [...] [De fait,] nous ne voyons point aujourd'hui de demoiselle, avec soixante mille livres de rente, se faire religieuse, ni de présidente, jeune et jolie, mourir de chagrin [d'amour]. ») et d'une Préface de quelques pages, le narrateur s'efface entièrement au profit d'un échange épistolaire entre treize protagonistes (dont quatre : Valmont, la Merteuil, la jeune Volanges et la Tourvel, constituent la dynamique de la narration, rédigeant à eux seuls cent vingt-huit des cent soixante-quinze lettres), et ne surnage qu'à travers une cinquantaine de notes dont il truffe, sous un air faussement objectif, ladite correspondance. Les rares précisions dataires indiquées (lettres CXXIII à CXXV) permettent de deviner que l'histoire se déroule entre le 3 août 1779 (lettre I) et le 14 janvier 1780 (lettre CLXXV). L'action se déroule à Paris et dans la campagne alentour. Les personnages sont tous des aristocrates, même les membres du Clergé, à l'exception de quelques domestiques, évidemment roturiers.

Ce qui fascine d'abord, c'est que Laclos a su accorder à chaque personnage un style épistolaire très particulier : l'auteur de chaque lettre se reconnaît dès la première phrase ! C'est un style majestueux (celui de la marquise de Merteuil), ou bien poétique (celui de Mme de Tourvel), ou encore plein de dignité et de générosité (Mme de Rosemonde), aussi bien que familier (celui des domestiques) ou franchement médiocre (celui de Cécile de Volanges). Mais dans tous les cas, quel style ! Et combien la langue contemporaine, en ces années 2020, semble rustre, pâteuse et bornée. Il est évident que le français de l'an 1780 s'apparente, par sa finesse, son lyrisme, sa noblesse, au latin classique, au grec attique, au persan littéraire, tandis que le français actuel n'est qu'un patois analogue au latin gallicisé du Bas Empire, voire un sabir insignifiant.

Les deux héros du Mal sont la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont, tous deux âgés d'un peu moins de vingt-cinq ans. Leur correspondance n'a d'autre sujet que les moyens de séduction et de manipulation d'autrui. La description méthodique de ces moyens et de leurs progrès use souvent pour les métaphores du lexique militaire médiéval ou en dentelles : « Mais jurez-moi qu'en fidèle chevalier, vous ne courrez aucune aventure que vous n'ayez mis celle-ci à fin : elle est digne d'un héros : vous servirez l'amour et la vengeance » (lettre II) ; « Conquérir est notre destin » (lettre IV) ; « Venez donc, venez au plus tôt m'apporter le gage de votre triomphe : semblable à nos preux chevaliers qui venaient déposer aux pieds de leur dame les fruits brillants de leur victoire » (lettre

XX) ; « Comme j'avais besoin de garder l'empire que la circonstance me donnait sur elle, je conservai un sang-froid qui eût fait honneur à la continence de Scipion [l'Africain] » (lettre XLIV) ; « Hé bien ! la guerre » (lettre CLIII). De fait, Laclos est militaire de profession, excellent officier d'artillerie, – capitaine-commandant de canonnières sous Louis XVI, – stratège majeur et décisif de la victoire de Valmy due à l'artillerie (20 septembre 1792), – inventeur du « boulet [de canon] explosif » (ancêtre de l'obus) qui offrira un avantage certain aux armées françaises, – nommé général de brigade par Napoléon, lui aussi artilleur, et lecteur passionné des *Liaisons dangereuses*, – encore en service sexagénaire, dans l'armée d'Italie, à Tarente, où il mourra.

Valmont n'est pas un débauché, mais un séducteur impénitent : son plaisir consiste à conquérir des femmes répugnant au libertinage, soit fidèles, soit frigides, et à les rendre amoureuses de lui, puis folles des plaisirs érotiques procurés, avant de les abandonner sitôt conquises, au profit d'autres proies, toujours plus difficiles. En visite chez sa tante octogénaire retirée à la campagne, Mme de Rosemonde, il rencontre Mme de Tourvel, belle femme de vingt-deux ans, mariée et très pieuse. Il n'aura de cesse d'user des stratagèmes les plus raffinés, les plus subtils afin de la séduire et l'amener à l'infidélité conjugale envers un mari sans charme et en voyage d'affaires perpétuel.

Merteuil est une jeune veuve d'une grande beauté et d'une intelligence exceptionnelle, qui, sous les apparences sociales respectables de joyeuse prude, voile une existence de galanterie érotique où elle collectionne les amants. Son objectif, au début du roman, est de se venger d'un ancien amant, qui, à trente-huit ans, désire se marier avec une jeune fille de quinze ans, Cécile de Volanges, et, lui-même libertin, est obsédé par la virginité de sa future. Merteuil n'aura de cesse de manipuler Valmont afin qu'il dépucèle cette dernière et l'engrosse, corrompant ainsi des liens indissolubles et abâtardissant une lignée réputée, l'ensemble éclatant après la consécration religieuse de l'hymen.

Il y a peu d'actions (quelques allers-retours de la campagne à Paris, trois sorties à l'opéra, un duel, quelques coucheries) : tout le roman se déroule en détails minutieux sur les méthodes de séduction (regards, gestes, paroles, attitudes), les analyses psychologiques (de l'un ou l'une sur ses proies et celles de l'autre), et les rivalités progressives dont l'intensité mènent aux ruptures tragiques. La forme épistolaire s'apparente ici à un jeu de miroirs baroque ou rococo, d'une rare complexité mathématique ; l'enchevêtrement des lettres y éclaire d'autant mieux les intentions hypocrites et arrière-pensées inconscientes ; le jeu de réverbération est même si complexe qu'il nous offre jusqu'à trois versions de certains événements : par exemple, celle extasiée et amoureuse de la Tourelle dupée, puis celle humble et surnoise de Valmont à celle-ci, puis celle cynique et cruelle de Valmont à la Merteuil (lettres XXI à XXIII).

*Les Liaisons dangereuses*, par la cruauté permanente des protagonistes, par la cruauté résultant surtout de sa structure telle une pathétique et funeste destinée, place le roman dans la tradition de la tragédie, plus précisément de la tragédie

racinienne dont découle « cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie » (Racine, Préface de *Bérénice*, 1670), – Racine auquel les références stylistiques de Laclos sont nombreuses dans les lettres de Valmont et de la Tourvel, – Racine, le seul qui, avec un siècle d’avance, préfigure la *haute littérature*, ce qui expliquerait, dans la poésie française, le silence séculaire qui suivit le sien.

En réalité, toute la tragédie de l’intrigue tient en ce que Valmont, moteur réel de l’action, oscille sans cesse entre trois femmes symboliques : la Merteuil ou le Grand Froid, la jeune Volanges ou la Tiédeur, la Tourvel ou le Grand Chaud. Il est intéressant d’observer le nombre de lettres total rédigé par chacun de ces quatre protagonistes :

Nombre total de lettres dans le roman : 175

Nombre de lettres de Valmont : 51

Nombre de lettres de la Merteuil : 27

Nombre de lettres de la Tourvel : 25

Nombre de lettres de la jeune Volanges : 25

Ce que révèle dès l’abord les diverses lettres, c’est la soif d’amour des personnages, hommes ou femmes, jeunes ou vieux. Tous se prétendent, se croient, se veulent amoureux. Mais ce qui se cisèle est leur confusion permanente entre les sens (l’érotisme) et l’esprit (l’amour-passion). Toutes les femmes se rêvent en passionnées, mais se réveillent en courtisanes, ce que leur révèle la cruauté de Valmont, cette radiation du cœur ! Ou plutôt, pour citer les romans anglais à la mode vers 1780, toutes se veulent Clarisse Harlowe, mais ne valent pas Fanny Hill.

### **III – Le combat des trois natures humaines : la Glace, le Feu, l’Eau tiède**

Cécile de Volanges, dévergondée par Valmont, engrossée et victime d’une fausse couche, prend ses désirs sexuels pour de l’amour, s’abandonne au premier qui la force un peu, en jouit, avant de se plaindre d’avoir été manipulée lorsque lui en est instillée l’idée. Son seul objectif est d’éviter le chagrin et la contrariété. Symptomatiques, son vocabulaire et sa syntaxe sont pauvres : elle reconnaît ne pouvoir exprimer ce qu’elle pense et ressent autrement que par des mots vagues et des expressions banales (le fameux « ça », récurrent sous sa plume). La Merteuil la définit sans pitié : « Elle est vraiment délicieuse ! cela n’a ni caractère ni principes ; jugez combien sa [conquête érotique] sera douce et facile. Je ne crois pas qu’elle brille jamais par le sentiment ; mais tout annonce en elle les sensations les plus vives. Sans esprit et sans finesse, elle a pourtant une certaine fausseté naturelle, si l’on peut parler ainsi, qui quelquefois m’étonne moi-même, et qui réussira d’autant mieux, que sa figure offre l’image de la candeur et de l’ingénuité. Elle est naturellement très caressante, et je m’en amuse quelquefois : sa petite tête se monte avec une facilité incroyable [...]. Il lui en prend des impatiences tout à

fait drôles ; elle rit, elle se dépite, elle pleure, et puis elle me prie de l'instruire, avec une bonne foi réellement séduisante » (lettre XXXVIII) ; « Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir » (lettre CVI). En d'autres termes, la Merteuil définit le jeune Volanges comme une *prostituée par nature*.

En vis-à-vis se trouve la « céleste prude », la « céleste dévote », à savoir la présidente de Tourvel, aussi nommée Mme de Tourvel. C'est une femme de devoirs, très pieuse et fidèle à son mari, très belle aussi. Valmont la séduit progressivement, avec difficulté, et leur relation se tend et se détend comme la marée diurne et nocturne. Ainsi Valmont jouit-il des progrès du sentiment amoureux dans l'esprit de sa victime : « Les ferventes prières, les humbles supplications, tout ce que les mortels dans leur crainte, offrent à la divinité, c'est moi qui le reçois d'elle [...]. Ah ! laissez-moi du moins le temps d'observer ces touchants combats entre l'amour et la vertu ! [...] Ces sentiments d'une âme pure et tendre, qui redoute le bonheur qu'elle désire, et ne cesse pas de se défendre, même alors qu'elle cesse de résister ? [...] Voilà les délicieuses jouissances que cette femme céleste m'offre chaque jour ! [...] Ah ! le temps ne viendra que trop tôt, où, dégradée par sa chute, elle ne sera plus pour moi qu'une femme ordinaire » (lettre XCVI).

De quels stratagèmes use-t-il pour bousculer sa proie ? En voici un exemple : « J'y trouvais ma belle [Mme de Tourvel] établie sur une chaise longue et dans un abandon délicieux. Ce spectacle, en éveillant mes désirs, anima mes regards ; je sentis qu'ils devaient être tendres et pressants, et je me plaçai de manière à pouvoir en faire usage. Leur premier effet fut de faire baisser les grands yeux modestes de la céleste prude. Je considérai quelque temps cette figure angélique ; puis, parcourant toute sa personne, je m'amusais à deviner les contours et les formes à travers un vêtement léger, mais toujours importun. Après être descendu de la tête aux pieds, je remontais des pieds à la tête... Ma belle amie, le doux regard était fixé sur moi ; sur-le-champ il se baissa de nouveau ; mais voulant en favoriser le retour, je détournai mes yeux. Alors s'établit entre nous cette convention tacite, premier traité de l'amour timide, qui, pour satisfaire le besoin mutuel de se voir, permet aux regards de se succéder en attendant qu'ils se confondent. [...] Je tâchai d'obtenir de ses yeux qu'ils parlissent franchement leur langage. Pour cela je surpris d'abord quelques regards, mais avec tant de réserve, que la modestie n'en pouvait être alarmée ; et pour mettre la timide personne plus à son aise, je paraissais moi-même aussi embarrassé qu'elle. Peu à peu nos yeux accoutumés à se rencontrer, se fixèrent plus longtemps ; enfin ils ne se quittèrent plus : j'aperçus dans les siens cette douce langueur, signal heureux de l'amour et du désir ; mais ce ne fut qu'un moment ; et bientôt revenue à elle-même, elle changea, non sans quelque honte, son maintien et son regard. Ne voulant pas qu'elle pût douter que j'eusse remarqué ses divers mouvements, je me levai avec vivacité, en lui demandant, avec l'air de l'effroi, si elle se trouvait mal. Aussitôt tout le monde vint l'entourer. Je les laissai tous passer devant moi [...] » (lettre LXXVI).

Mais Valmont s'avoue entre les lignes « violemment ému » (lettre XCIX) ; et, humilié d'être réellement soumis, que ses ruses ne soient plus que les instruments d'une passion à laquelle il ne croyait pas plus que les damnés à Dieu, il balbutie maladroitement ses sentiments : « Il n'est plus pour moi de bonheur, de repos, que par la possession de cette femme que je hais et que j'aime avec une égale fureur » (lettre C) ; et reconnaît à propos du libertinage (du flirt, de la drague, des coucheries) : « ce nous appelons bonheur est à peine un plaisir [...], des arrangements aussi froids que faciles. »

La Merteuil en enrage, et jalouse la Tourvel. Car la Merteuil et Valmont furent amants, et il transparaît qu'elle rêve que Valmont lui revienne, définitivement. Or, il semble bien que ce dernier ne puisse se détacher de la Merteuil, que la reviviscence suscitée par la Tourvel lui reste hiéroglyphique, telle une incantation dans une langue inconnue ou oubliée. La Merteuil pourtant la décèle, et son âme si glacée, si Grand Froid, envie cette chaleur, cette grâce inattendue du Grand Feu qui consume soudain Valmont.

La marquise de Merteuil n'est pourtant pas un personnage antipathique, au contraire. Elle est peut-être même, avec la présidente de Tourvel, dont elle s'avère l'antithèse, le personnage le plus fascinant de l'œuvre. Le Grand Chaud et le Grand Froid, ce sont elles deux ! Et entre elles balance Valmont. Telle est la clef des *Liaisons dangereuses*.

Car *Les Liaisons dangereuses* sont d'abord un roman féminin, et la Merteuil y est l'incarnation de la femme *émancipée* évoluant dans un univers dominé par les hommes. À ce titre, la lettre LXXXI, la plus célèbre du roman, se révèle le premier manifeste féministe de l'Histoire littéraire occidentale. Elle y dénonce la situation inférieure des femmes, et les moyens pour elles de les retourner. C'est la diffusion de cette lettre qui ruinera d'ailleurs sa réputation à la fin du roman. Qu'y proclame-t-elle pourtant, s'adressant à Valmont ? « Quant à la prudence, à la finesse, [...] quelle femme n'en aurait pas plus que vous ? [...] Croyez-moi, Vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer. [...] En effet, pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderais autant de talents qu'à nous [autres femmes], de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité où nous sommes d'en faire un continuel usage ! Supposons, j'y consens, que vous mettiez autant d'adresse à nous vaincre que nous à nous défendre ou à céder, vous conviendrez au moins qu'elle vous devient inutile après le succès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez sans crainte, sans réserve [...]. » Mais en ce qui concerne la femme, si elle, n'aime plus son amant, cherche à s'en débarrasser, « sa prudence doit dénouer avec adresse, ces mêmes liens que vous auriez rompus. À la merci de son ennemi, elle est sans ressource, s'il est sans générosité : et comment en espérer de lui, lorsque, si quelquefois on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer ? » Autrement dit, elle est forcée de se prostituer, de se laisser violer, jusqu'à ce que son ancien amant de

cœur désormais de corps se lasse d'abuser d'elle. « Si cependant vous m'avez vue, disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si redoutables les jouets de mes caprices ou de mes fantaisies ; ôter aux uns la volonté de me nuire, aux autres la puissance de me nuire ; si j'ai su tour à tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi

*ces tyrans détrônés devenus mes esclaves ;*

si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure, n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi ? » La Merteuil chante sa puissance glacée ! Elle avoue avoir appris à composer son visage, maîtriser ses émotions, feindre ses sentiments, comme nul acteur ne le saurait peut-être.

La Merteuil est même une révolutionnaire terroriste ! Un certain Prévan la courtise ; c'est un libertin notoire et moqueur. Valmont, effrayé pour elle, lui relate la malignité du personnage à travers une anecdote récente : celui-ci a séduit à leur insu trois amies surnommées les Inséparables afin de démontrer la superficialité de leur intimité et de leurs amours, les a ensuite prostituées dans une « orgie » (partouse) dans l'espérance où elles étaient d'être pardonnées de leurs amants respectifs, enfin avec ces derniers a rendu publique l'aventure, pour le résultat suivant : « Depuis ce temps, une d'elles est au couvent, et les autres languissent exilées dans leurs terres » (lettre LXXIX). La Merteuil relève avec plaisir le défi ; se laisse séduire en apparence, attire Prévan la nuit chez elle, l'use comme une machine sexuelle, puis organise un traquenard en réveillant toute sa domesticité, en hurlant au violeur ; le scandale est tel dans Paris que Prévan est renvoyé de l'armée et jeté en prison, sa réputation de gentilhomme ruinée à jamais (lettre LXXXV).

« Née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre »...

De surcroît d'une dignité féminine absolue, la marquise de Merteuil exige l'exclusivité ! Elle n'ignore pas la distinction qu'effectuent les hommes, si bien décrite par la plus délicieuse âme féminine du roman, Mme de Rosemonde : « Enfin ce goût exclusif, qui caractérise particulièrement l'amour, n'est dans l'homme qu'une préférence, qui sert, au plus, à graduer un plaisir, qu'un autre objet affaiblirait peut-être, mais ne détruirait pas ; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non seulement anéantit tout désir étranger, mais qui, plus fort que la nature, et soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût, là-même où semble devoir naître la volupté. [...] [Ces vérités générales] ont pour garant la voix publique, qui, pour les hommes seulement, a distingué l'infidélité de l'inconstance : distinction dont ils se prévalent, quand ils devraient en être humiliés ; et qui, pour notre sexe, n'a jamais été adoptée que par ces femmes dépravées qui en font la honte » (lettre CXXX). Aussi la terrible Merteuil répond-elle à Valmont : « J'ai pu avoir quelquefois la prétention de remplacer à moi seule tout un sérail ; mais il ne m'a jamais convenu d'en faire partie. Je croyais que vous saviez cela. Au moins, à présent, que vous

ne pouvez plus l'ignorer, vous jugerez facilement combien votre proposition a dû me paraître ridicule. Qui, moi, je sacrifierais un goût, et encore un goût nouveau, pour m'occuper de vous ! Et pour m'en occuper comment ? en attendant à mon tour, et en esclave soumise, les sublimes faveurs de votre *Hautesse*. Quand, par exemple, vous voudrez vous distraire un moment de ce charme inconnu que l'*adorable*, la *céleste* Mme de Tourvel vous a fait seule éprouver, ou quand vous craindrez de compromettre, auprès de l'*attachante* Cécile, l'idée supérieure que vous êtes bien aise qu'elle conserve de vous : alors descendant jusqu'à moi, vous viendrez y chercher des plaisirs, moins vifs à la vérité, mais sans conséquence ; et vos précieuses bontés, quoique un peu rares, suffiront de reste à mon bonheur. Certes, vous êtes riche en bonne opinion de vous-même : mais apparemment je ne le suis pas en modestie ; car j'ai beau me regarder, je ne peux pas me trouver déchu jusque-là. C'est peut-être un tort que j'ai, mais je vous préviens que j'en ai beaucoup d'autres encore » (lettre CXXVII).

Ce que veut la marquise de Merteuil, de son propre aveu, c'est dominer le Monde, la société, l'époque, en devenir l'impératrice par une sorte de *coup d'État social*.

La Merteuil est en vérité une femme jalouse, prête à tuer sa rivale et à y sacrifier le traître amant. Aussi propose-t-elle à Valmont une lettre d'adieu à la Tourvel, rédigée de sa main, celle intitulé *Ce n'est pas ma faute* (lettre CXXI) – la plus célèbre après le manifeste féministe sus cité –, que va recopier mot pour mot Valmont à seule fin d'obtenir les faveurs de la Merteuil, dans l'espérance à peine cachée de reconquérir la Tourvel de suite après ; dans la lettre CLIII, la Merteuil se refusera pourtant (« Hé bien ! la guerre. ») à la suite de l'ultimatum de Valmont (« De ce jour même je serai votre amant, ou votre ennemi. ») qui perdra dans le même geste et la Volanges, et la Tourvel, et la Merteuil.

Nous n'avons guère cité les lettres de la Tourvel. Elles le mériteraient pourtant : leur style est très lyrique et poétique, hallucinatoire et racinien. Deux de ses lettres constituent, à n'en point douter, les chefs-d'œuvre littéraires du roman (lettres CXXIV & CLXI). Mais lorsque la Présidente résiste aux démonstrations galantes du Vicomte, elles se résument à des circonvolutions verbales hypocrites sur l'amitié, une « amitié » toujours plus affectueuse et pourtant niée ! « Encore si j'étais assurée que vos lettres fussent telles que je n'eusse jamais à m'en plaindre, que je pusse toujours me justifier à mes yeux de les avoir reçues ! » (lettre XLIII). Elles ne prennent donc d'intérêt que liées entre elles et observées à la suite. Lorsqu'elle devient l'amante de Valmont, ses lettres restent d'une pudeur étonnante, sinon par l'affirmation d'un amour absolu, inconditionnel, sacrificiel, dédaignant définitivement l'ordre moral et social, sauf à ce que son amant l'abandonne. La Tourvel se fiche dès lors des liens mondains ! et précise à Mme de Rosemonde : « C'est donc à votre neveu que je me suis consacrée ; c'est pour lui que je me suis perdue. Il est devenu le centre unique de mes pensées, de mes sentiments, de mes actions. Tant que ma vie sera nécessaire à son bonheur, elle me sera précieuse, et je la trouverai fortunée. Si quelque jour il en juge

autrement... il n'entendra de ma part ni plainte ni reproche. J'ai déjà osé fixer les yeux sur ce moment fatal et mon parti est pris. » La mort comminatoire... Leur idylle dure environ trois semaines, durant lesquelles la Tourvel connaît un paroxysme de bonheur ; peut-être est-ce alors le seul personnage réellement heureux de ce roman : elle a accepté et vécu pleinement son amour – bonheur que confirme Valmont à la fin du roman : « On n'est heureux que par l'amour » (lettre CLV). Il est d'ailleurs symbolique que la femme de chambre et domestique personnelle de la Tourvel se prénomme Julie...

La Tourvel rédige surtout la plus belle lettre du roman, la plus folle, véritable trait d'union entre les lyrismes racinien et romantique, missive où, malade et incurable, d'une maladie suicidaire suscitée par le désespoir amoureux, elle dicte à sa domestique un véritable délire visionnaire et incantatoire qui, par son génie, clôt d'une beauté abyssale l'intrigue, embrassant de doigts glacés chacun des protagonistes : « Être cruel et malfaisant, ne te lasseras-tu point de me persécuter ? Ne te suffit-il pas de m'avoir tourmentée, dégradée, avilie, veux-tu me ravir jusqu'à la paix du tombeau ? Quoi ! dans ce séjour de ténèbres où l'ignominie m'a forcée à m'ensevelir, les peines sont-elles sans relâche, l'espérance est-elle méconnue ? Je n'implore point une grâce que je ne mérite point. [...] Où sont les amis qui me chérissaient, où sont-ils ? [...] Je meurs, et personne ne pleure sur moi. [...] Impitoyable dans sa vengeance, [Dieu] m'a livrée à [Valmont,] celui-là même qui m'a perdue. C'est à la fois pour lui et par lui que je souffre. Je veux le fuir en vain ; il me suit ; il est là, il m'obsède sans cesse. Mais qu'il est différent de lui-même ! Ses yeux n'expriment plus que la haine et le mépris. Sa bouche ne profère que l'insulte et le reproche. Ses bras ne m'entourent que pour me déchirer. Qui me sauvera de sa barbare fureur ? Mais quoi ! c'est lui... Je ne me trompe pas ; c'est lui que je revois. Ô mon aimable ami ! reçois-moi dans tes bras ; cache-moi dans ton sein : oui, c'est toi, c'est bien toi ! Quelle illusion funeste m'avait fait te méconnaître ? combien j'ai souffert dans ton absence ! Oh ! ne nous séparons plus, ne nous séparons jamais. Laisse-moi respirer. Sens comme mon cœur palpite ! Ah ! ce n'est plus de crainte, c'est la douce émotion de l'amour. Pourquoi te refuses-tu à mes tendres caresses ? Tourne vers moi tes doux regards ! Quels sont ces liens que tu cherches à rompre ? pour qui prépares-tu cet appareil de mort ? qui peut altérer ainsi tes traits ? que fais-tu ? Laisse-moi : je frémis ! Dieu ! c'est ce monstre encore ! [...] Laisse-moi donc, cruel ! quelle nouvelle fureur t'anime ? Crains-tu qu'un sentiment doux ne pénètre jusqu'à mon âme ? Tu redoubles mes tourments ; tu me forces de te haïr. Oh ! que la haine est douloureuse ! comme elle corrode le cœur qui la distille ! [...] » (lettre CLXI).

Pour Laclos, la Tourvel est dans ce roman l'incarnation de la *femme naturelle*, de la femme à *l'état de nature* (ce à l'inverse de la Merteuil qui est un être purement social). Qu'est-ce à dire pourtant que cet *état de nature* qu'exposa pour la première fois Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), l'une des bibles idéologiques de Laclos ? *L'état de nature* désigne chez l'homme civilisé le fait d'avoir su conserver

*l'enfance d'âme*, mais un *enfant virilisé*, un adulte dont les yeux reflètent la naïveté enfantine sans la niaiserie puérile, la magie mystique dans un esprit réaliste et puissant. Telle est l'ambition originelle, l'exigence artistique centrale, depuis près de trois siècles, des Romantiques aux Surréalistes, d'esprits aussi différents qu'André Breton, Georges Bernanos, Jacques Brel. C'est cette *enfance virilisée*, cet *état de nature civilisé* que Rousseau et son héritier Laclos désignent sous le nom de *vertu*, de « rétablissement des mœurs », telle une conquête permanente sur soi-même, contre les facilités matérialistes du vice. Mme de Tourvel, l'amoureuse passionnée et poétesse racinienne, en est l'incarnation dans *Les Liaisons dangereuses*.

#### **IV – L'état de nature ou l'apologie de l'amour fou**

Quelle conclusion à ce combat du cœur ? Tourvel meurt d'une maladie psychosomatique incurable suscitée par l'amour délaissé ; Valmont se suicide en se laissant tuer dans un duel ; la variole (« petite vérole ») ravage de ses pustules puis de leur dessiccation le beau visage de la Merteuil jusqu'à l'enlaidir à jamais et la rendre borgne, tandis qu'elle perd sa fortune dans un procès où le scandale de sa conduite l'a empêché de corrompre les juges.

La morale est sauve. ...En vérité, elle ne l'est guère. Valmont et Tourvel ont manqué sans regret réel à leurs devoirs politiques, sociaux et même religieux, ne pleurent et ne meurent que d'avoir raté leur romance. La Merteuil, frappée de mort civile, s'enfuit avec ses biens meubles et ses bijoux poursuivre une vie de riches exilée, abandonnant à la société ses dettes immenses. La jeune Volanges laisse deviner qu'elle fera faux bond aux sœurs religieuses. Quant à Prévan, la publication de la lettre LXXXV, preuve de son innocence face aux accusations de tentative de viol, lui permet de réintégrer l'armée et la *bonne société* sous les applaudissements.

Ainsi, l'amour brûlant et le glacial libertinage ont révélé les faux-semblants d'une société dont l'ordre moral, porté par l'élite aristocratique, se pare de vertus soyeuses, mais, sous le voile, déguise les frustrations, les échecs, les humiliations et, surtout, l'absence la plus absolue de cœur, d'âme, de Charité.

Le titre du roman prend dès lors tout son sens : les liaisons dangereuses sont non seulement la fréquentation des libertins glacés, mais aussi l'amour passionné, inconditionnel, sacrificiel ! Dans les deux cas, la liaison mène à la Mort (le suicide pour le Grand Chaud, la ruine pour le Grand Froid) ; dans les deux cas, la société – cette tiédeur organisée – en pâtira. Les liaisons, ce sont les conversations, les galanteries et la correspondance épistolaire, ces lettres lues, relues, discrètement secrètement recopiées, apprises par cœur, et dont le style plonge dans l'âme.

*Les Liaisons dangereuses* jouissent pourtant d'une réputation sulfureuse, imméritée, d'apologie du libertinage amoureux et sexuel. C'est le pire contresens à cette lecture ! et le plus commun hélas. Ce roman est réellement l'inverse, – de

même que *Les Fleurs du Mal* ne sont pas une apologie de la débauche ivrogne, nécrophile et homosexuelle, ni une complaisance dans la dépression et le suicide. Laclos était un amoureux sincère, mari fidèle et fervent de son épouse, fasciné par les héros de *La Nouvelle Héloïse*, son livre de chevet, soucieux d'accorder aux femmes une éducation intellectuelle égale à celle des hommes, ainsi qu'il l'expose dans son essai *De l'éducation des femmes* (1783), pensée féministe rare à l'époque, surtout de la part d'un disciple de Rousseau (très misogyne), par ailleurs père attentionné de trois enfants. D'où lui vient alors son inspiration ? Évidemment des diverses personnes rencontrées dans la *bonne société* provinciale et parisienne qu'il fréquentait dans le voisinage de ses garnisons et durant ses congés et permissions ; en particulier de la société grenobloise – ce que confirmera Stendhal, lui-même grenoblois.

L'amour de la Tourvel comme le libertinage de la Merteuil ont donc révélé que l'ordre moral et social est intrinsèquement mauvais, puisque contraire à la spiritualité amoureuse comme à la nature féminine, les entravant, favorisant les plus tièdes. Et il ne faut pas se leurrer, c'est bien tout ordre social qu'attaque ce roman, quelle que soit sa morale : l'amour salvateur est par-delà le Bien et le Mal.

Laclos n'est pas non plus un nihiliste. Membre éminent des loges franc-maçonnnes, c'est un officier consciencieux et patriote dont la carrière est brisée par l'ordre social et juridique de l'Ancien Régime (il ne possède pas les quatre quartiers de noblesse nécessaires pour accéder au grade d'officier ; le scandale suscitée par son unique roman dispose ses supérieurs contre lui ; ses géniales innovations d'ingénierie militaire gênent les carriéristes et suscitent des jalousies jusqu'au ministère de la Guerre), ce qui l'humilie. Il quitte dès lors l'armée en 1788, passe au service du duc d'Orléans (plus tard surnommé Philippe Égalité), pour lequel il fomente dès 1789 divers complots et insurrections (trois émeutes, dont l'une mènera à la prise de la Bastille, et l'autre aux journées versaillaises) en vue d'un changement de dynastie plaçant à la tête du pays un *despote éclairé* qui mettra en œuvre des réformes constitutionnelles radicales d'inspiration franc-maçonne, réintègre l'armée en 1792, se rallie à la République jacobine (il fut l'un des premiers membres du Club des Jacobins) qui l'emprisonne et le condamne à mort en vertu de la loi des suspects (malgré le soutien de nombreux Jacobins, dont Danton et Robespierre), se propose au Directoire, qui le dédaigne, sympathise avec le général Vendémiaire qui soutiendra sa carrière une fois Premier Consul, Laclos l'ayant aidé à la préparation du 18 Brumaire.

À l'évidence, les choix politiques de Laclos sont déterminés par des idées franc-maçonnnes d'inspiration rousseauiste – dans *Les Liaisons dangereuses*, il cite deux fois Rousseau en attribuant la citation à « un sage » (lettres LVIII & CXLV) et plus d'une fois implicitement (par exemple, lettre LIX : « récitatif obligé »), ce qui prouve qu'à ses yeux Rousseau s'avère parmi les Lumières le philosophe par excellence –, toujours avec cet objectif de placer au pouvoir un *despote éclairé* encadré par une constitution assurant les libertés essentielles.

En effet, en adepte des Lumières, Laclos dénonce l'origine et les effets du Mal dans les mœurs et les institutions de son temps, ce qui explique son enthousiasme et son constitutionnalisme acharné durant la Révolution, via Philippe Égalité puis Napoléon Bonaparte : l'amour absolu, inconditionnel, sacrificiel est pour lui l'état *naturel* ; le reste est artificiel. Un autre révolutionnaire jacobin et rousseauiste, né la même année, Nicolas de Chamfort (1741-1794), qui rédige à la même époque que Laclos ses maximes, pensées, caractères et anecdotes, seuls écrits du règne de Louis XVI qui égaleront, en cruauté ironique et glaciale, *Les Liaisons dangereuses*, titrait son œuvre future *Produits de la Civilisation perfectionnée* ; et l'on sait que Chamfort eut auprès de Stendhal et d'Aurevilly, héritiers littéraires de Laclos, la même influence que ce dernier.

En définitive, trois idéaux innervent l'esprit de Laclos :

- l'amour absolu, inconditionnel, sacrificiel envers son épouse,
- l'art et l'ingénierie militaires au service de la patrie,
- le « rétablissement des mœurs » en faveur d'un *état de nature civilisé* ;

son roman en est la synthèse.

Or, comme nous l'avons exposé au début de cette étude, la *haute littérature* d'une civilisation se distingue en ce qu'elle se substitue à la religion et à la société traditionnelles, en l'occurrence par l'amour créateur d'un nouvel Ordre, exclusif, marginal, sinon même asocial. Cette *haute littérature* apparaît toujours dans les périodes irréligieuses au regard des aïeux, mais encore avides de foi, aux classes sociales poreuses, mais encore ordonnées, périodes où elle constitue une forme d'*hybris*, est dénoncée et méprisée comme telle, ce qui explique les *poètes maudits* et leurs choix politiques souvent extrémistes.

## **V – Actualité des *Liaisons Dangereuses***

Peut-être pourrions-nous achever en démontrant l'incroyable actualité de ce roman, malgré ses dentelles, son aristocratie, ses mœurs anciennes.

De fait, Cécile de Volanges n'est pas sans rappeler ces filles faciles, ces instagrameuses à cervelle de linotte, ces groupies d'hommes célèbres et de stars télévisées, qui couchent avec plaisir dans l'espoir d'une réussite professionnelle accélérée, d'assimilation dans le milieu *people*, voire de mariage fructueux, mais qui, vite délaissées par un *queutard* pressé, jadis se vengeaient en accusant ce dernier de les avoir engrossées (par exemple, dans l'affaire Yves Montand) et à présent l'accusent sur les réseaux sociaux, ces salons de la démocratie, d'agression sexuelle, voire de viol (par exemple, dans les affaires Philippe Caubère et Patrick Poivre d'Arvor) ; puis, jadis, s'enfermaient un temps au couvent afin de prouver leur naïveté face à la scélératesse des hommes et redorer ainsi leur réputation ; et à présent, versent des larmes à la télévision et sur les réseaux sociaux. La confusion de ses sens et de ses intérêts sous le faux nom

d'amour par cette ingénue instinctivement rusée semble plus actuelle que tous les romans contemporains.

La marquise de Merteuil est une ambitieuse comme l'on en observe parfois dans le domaine professionnel, de ces femmes qui cumulent les sourires, savent manipuler, exiger et obtenir, puis finissent patronnes de l'ancien amant, soudain révélé telle une marche d'escalier. Ou bien peut-être est-elle, plus encore, semblable à ces femmes qui se lancent dans la politique pour incendier l'univers, soutiennent des groupuscules terroristes ou des mouvements insurrectionnels, avant de se marier à quelque dictateur ou à l'un de ses bras droit.

La Tourvel, grande bourgeoise prisonnière de la médiocrité dorée de son milieu social, connaîtrait, quant à elle, la salvation par l'amour sacrificiel.

Au XX<sup>e</sup> siècle, la marquise de Merteuil eût été une Alexandra Kollontaï, et la présidente de Tourvel, une Raïssa Maritain.

Mais *l'amour fou* entre la Tourvel et Valmont n'est-il pas surtout révélateur du vide de nos contemporains ? Dans ce XXI<sup>e</sup> siècle où les femmes, pourtant libres du choix de leur conjoint, cumulent les divorces et se plaignent sans cesse de *pervers narcissiques* (pourtant minoritaires), où jamais l'on ne vit tant d'hommes esseulés, ni d'enfants quasi orphelins de père, et d'avortements, – n'est-ce pas la preuve que le renversement de l'ordre social au profit de l'amour pur, passionné, sacrificiel n'est réservé qu'à une élite vaincue par avance ? que la majorité des choix « amoureux » sont déterminés en considération de signes dictés par les intérêts sociaux, depuis les considérations physiques et vestimentaires jusqu'aux socio-professionnelles et financières ? Ces *mariages de convenance* à l'échec inexpiable constituent les actuelles *liaisons dangereuses*, et prouvent que notre époque est fort *artificielle*, atrocement éloignée de l'*état de nature*.

Et par là même, jamais peut-être depuis deux siècles, ce roman ne fut plus actuel ni sa lecture plus nécessaire.

## **Bibliographie sommaire :**

1°) L'édition de référence reste celle de La Pléiade, tant par l'excellente préface que par le nombre de variantes et de notes, offrant une analyse exhaustive du roman :

Pierre Choderlos de Laclos, *Œuvres complètes* (Gallimard, coll. La Pléiade, édition établie par Laurent Versini, 1979, 1.713 pages) ;

2°) En poche, l'édition Garnier-Flammarion se distingue par une très belle préface et des notes substantielles ainsi qu'un certain nombre de variantes significatives ; épuisée, nombre de bouquinistes la proposent à la vente :

Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* (Flammarion, coll. Garnier-Flammarion, édition établie par René Pommeau, 1996, 548 pages) ;

3°) Enfin, pour les amoureux de beaux-livres, signalons l'édition Jean de Bonnot, épuisée et assez difficile à dénicher chez les bouquinistes :

Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* (Jean de Bonnot, 1989, 224 pages).